Et c'est vous qui avez brodé cela mademoiselle ?... pour moi ? (page 443).

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

pour que Dreyfus fasse des aveux complets... Il serait bon que vous vous en occupiez vous-même.

— Je peux toujours essayer, mon général, mais, selon moi, il n'y a pas grandes chances de réussir...

— Qui sait ?... En tout cas, il faut agir avec beaucoup de prudence et de circonspection... Vous tâcherez de faire comprendre au condamné que s'il n'est pas possible au gouvernement d'annuler la sentence prononcée par le conseil de guerre, il lui reste toujours loisible de diminuer considérablement la peine, par exemple en désignant un lieu de déportation dont le séjour ne soit pas trop désagréable et en autorisant la famille du déporté à le suivre dans son exil... Enfin, n'importe quoi pourvu qu'il manifeste un sincère repentir et qu'il avoue tout sans réticences...

Du Paty s'inclina.

Je ferai tout mon possible, mon général, répondit-il.

***

En entrant dans la cellule du condamné, le commandant du Paty ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur les résultats probables de la tentative qu'il allait faire.

Quand Alfred Dreyfus le vit apparaître, il se leva mais ne salua point et il resta immobile, le regardant avec un air interrogateur.

Le commandant s'efforça de prendre une attitude courtoise.

— Vous pouvez rester assis si vous voulez di-il.

Alfred Dreyfus ne bougea point et ne répondit pas.

Du Paty prit alors dans sa poche le papier qu'il avait montré au Ministre de la Guerre un peu auparavant et il dit sur un ton officiel :

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— A la suite de votre instance, le conseil de guerre s'est réuni pour délibérer au sujet de la révision éventuelle de votre procès qui a été demandée par votre défenseur et il a été conclu au rejet de cette demande...

Le détenu se cramponna convulsivement au dossier d'une chaise qui était à portée de sa main.

Son tout dernier espoir venait de s'écrouler !

Maintenant, il n'avait plus qu'à se résigner au tragique destin qui l'attendait !

Malgré tout, il ne voulut pas montrer de faiblesse en présence de cet homme qui avait tant contribué à sa ruine et qui s'était montré si acharné à le faire condamner. Et, en apparence, il demeura impassible.

Cette attitude pleine de dignité de sa victime fut pour le commandant une nouvelle désillusion.

Après avoir vainement attendu une réponse du condamné, il reprit :

— De sorte que la sentence demeure acquise et qu'il n'est plus possible de la modifier... Mais le général Mercier avec qui j'ai eu une conversation avant de venir ici, m'a chargé de vous dire que le gouvernement ne verrait aucun inconvénient à vous accorder quelqu'indulgence en ce qui concerne l'exécution de la sentence... On pourrait peut-être même aller jusqu'à vous laisser choisir vous-même le lieu de votre déportation, et autoriser votre famille à vous y rejoindre...

Alfred Dreyfus fronça les sourcils.

Ce que le commandant venait de dire signifiait beaucoup pour lui.

Si Lucie et les enfants avaient pu l'accompagner dans son exil, il n'aurait au moins pas souffert les horribles tourments de la séparation.

Néanmoins, il ne répondit pas encore, se contentant de regarder fixement le commandant, avec un air d'expectative.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Naturellement, reprit du Paty, ces avantages ne vous seraient concédés qu'à une condition.....

— Quelle condition ? demanda enfin le prisonnier.

— Que vous fassiez des aveux complets.....

Alfred Dreyfus eût un geste d'indignation.

— Des aveux complets ! s'exclama-t'il. Des aveux de quoi ?... Combien de fois n'ai-je pas répété sur tous les tons que je suis absolument innocent du crime dont on m'a accusé ?

Le commandant eut un sourire ambigu.

— En effet, répondit-il. On ne pourrait nier que vous ayez répété cela bien des fois... Mais vous devriez commencer à comprendre que votre obstination ne peut que vous faire le plus grand tort... Maintenant surtout qu'il ne vous reste pas d'autre espoir, vous feriez sagement d'entrer franchement dans la voie des aveux... Allons, Dreyfus !... Confessez-vous et que ce soit fini !... Je vous promets formellement qu'il vous sera très largement tenu compte de votre sincérité et de votre repentir.....

— Je ne veux pas qu'on me tienne compte de quoi que ce soit si ce n'est de mon innocence, parce que c'est la seule chose réélle et véritable dans toute cette affaire !..... Ce que je demande, c'est la justice !... s'écria le détenu sur un ton passionné.

— Justice a déjà été rendue, Monsieur Dreyfus, et il n'y a plus à revenir là-dessus.....

— Cette sentence que l'on a prononcée contre moi n'est qu'une infâmie..... Elle constitue la plus grande canaillerie du siècle.....

— Cela est fort beau à dire, mais il faudrait pouvoir le prouver !

Alfred Dreyfus se redressa. Son regard passa par dessus la tête du commandant et se fixa sur une lointaine vision comme sur une chose concrète.

Puis il dit à voix basse, sur un ton de calme parfait :

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Tôt ou tard le jour viendra ou l'on ne pourra plus faire autrement que de reconnaître et de proclamer mon innocence..... Peut-être ce jour ne viendra-t'il qu'après que je serai mort, mais il viendra !... Le monde entier s'indignera alors de l'infâmie que l'on a commise contre moi et une malediction éternelle retombera sur vous.....

Du Paty n'avait pu s'empêcher de pâlir.

Malgré lui, les paroles de Dreyfus avaient fait une grande impression sur lui, car le condamné les avait prononcée avec un accent plein d'assurance et même de majesté.

Il comprenait bien que si la prédiction de Dreyfus devait se réaliser un jour il serait un de ceux sur qui retomberait la plus grande part de responsabilité. Par ailleurs, il était incontestable que l'on avait condamné cet homme sur des présomptions qui, dans la plupart des autres pays, n'auraient pas été considérées suffisantes pour être assimilées à des preuves.

Mais quand même, entre cela et admettre que Dreyfus était innocent, il y avait un monde !

Le commandant du Paty eut un geste d'insouciance comme pour chasser des pensées inopportunes, puis il s'approcha de nouveau du condamné pour tenter un dernier effort.

— Je regrette de constater, — lui dit-il sur un ton paternel, que vous ne savez pas ménager votre intérêt..... Ce serait pourtant dommage de dédaigner les bonnes dispositions du gouvernement à votre égard..... Allons..... Avouez !... Je vous assure que ce sera le mieux, non seulement pour vous mais encore pour votre famille.....

Alfred fit un pas en arrière comme pour s'éloigner d'un démon tentateur et il s'écria sur un ton résolu :

— Je n'ai plus rien à vous dire, Monsieur... Veuillez donc me délivrer de votre présence..... Je désire rester seul.....

Du Paty lui lança un regard furieux.

— C'est votre dernier mot ? fit-il.

— Je n'ai rien à ajouter, répondit Dreyfus.

— Eh bien, tant pis pour vous !

Et le commandant sortit de la cellule, appelant le gardien pour qu'il referme la porte.

Chapitre LXIV.

FAIBLE CONSOLATION.

La terrible nouvelle concernant le rejet du pourvoi ne tarda pas à être également connue de Lucie.

Pourrait-on s'étonner si la malheureuse fut à deux doigts de devenir folle en apprenant cette atroce conclusion de la plus odieuse des iniquités ?

Durant plusieurs jours, la malheureuse resta enfermée dans sa chambre, comme hébétée ne voulant voir personne à l'exception de ses enfants et de Mathieu.

Elle pleurait, gémissait, criait comme une démente et c'était en vain que son beau-frère faisait de son mieux pour s'efforcer de la consoler. Elle ne voulait plus rien entendre.

Seulement une ou deux fois par jour, elle demandait qu'on lui amène les enfants. Elle les serrait alors contre sa poitrine avec une sorte de frénésie, mais sans dire un mot. Les pauvres petits ne comprenaient naturellement rien à cette façon d'agir et ils croyaient que leur maman devait éprouver une pénible douleur physique causée par quelque maladie.

Du reste, les grandes personnes aussi commençaient

à avoir une opinion qui n'était pas très éloignée de celle des enfants et un soir, Mathieu dit au père de la jeune femme :

— Ne croyez-vous pas que nous devrions faire venir un médecin ?

Monsieur Hadamard, qui logeait depuis trois jours dans l'appartement de sa fille et qui n'avait pas même pu la voir une seule fois pendant tout ce temps, hocha la tête avec un air de douloureux abattement.

— Croyez-vous, demanda-t'il, — qu'elle soit en danger de tomber sérieusement malade ?

— Qui sait ?..... De toute façon, je crois que ce serait mieux de faire venir un médecin avant qu'il ne soit trop tard.....

Monsieur Hadamard allait répondre quand la servante vint annoncer la visite de Mme Picquart.

Mathieu se hâta pour aller la recevoir et l'accompagner dans la chambre de Lucie, certain de ce que la malade aurait reçu avec plaisir cette excellente personne qui lui avait toujours montré une si sincère amitié.

Quand l'épouse du colonel pénétra dans la pièce et qu'elle vit la pauvre créature étendue sur son lit, pâle comme une morte, les yeux et les joues brûlés par les larmes, elle se sentit tellement émue qu'elle ne put prononcer une parole et se dut se borner à l'embrasser en silence.

Lucie se laissait faire comme une enfant fatiguée.

Mais après quelques minutes, elle parut se ranimer un peu. Il semblait que la présence de cette brave femme lui faisait du bien.

Toutes deux continuèrent encore de se regarder sans parler pendant quelques temps, puis, enfin Mme Picquart tenta de dire quelques mots à voix basse.

— Ma pauvre Lucie..... Ma pauvre amie ! murmura-t'elle.

L'épouse d'Alfred Dreyfus leva les yeux.

— Maintenant, gémit-elle d'une voix faible comme un souffle, — je n'ai plus rien à espérer..... La honteuse sentence va être mise à exécution..... Oh, mon pauvre Alfred !..... Il va sûrement en mourir !... Jamais il ne pourra supporter cela, et moi non plus d'ailleurs..... Ah !..... Dieu nous a abandonnés !

— Ne vous désespérez point ma chère Lucie..... pour le moment, les ennemis de votre mari ont incontestablement l'avantage..... Mais vous pouvez être sûre qua ça va changer !.... Est-ce que vous vous souvenez, par exemple, de l'affaire Kalas ?

— Kalas ? répéta Lucie. Non... Je ne crois pas que j'aie jamais entendu citer ce nom-là.....

— C'est une chose qui s'est passée il y a déjà assez longtemps... Kalas avait été condamné à mort pour je ne sais plus quel crime, quelque chose de très compliqué..... Sa femme ne se donna aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver des preuves de l'innocence de son époux et alors, elle demanda la révision du procès.... Et à la grande surprise de tout le monde, les magistrats durent reconnaître qu'ils s'étaient trompés et que Kalas était innocent. Malheureusement, il avait été exécuté depuis longtemps !

— Et alors ? interrompit Lucie avec un amer sourire. Pourquoi sa femme s'est-elle donné tant de mal pour le faire reconnaître son innocence ?... En quoi cela pouvait-il encore l'avancer ? Est-ce qu'on a ressuscité ce pauvre diable ?

— Non... Mais Mme Kalas voulait au moins réhabiliter la mémoire de son mari..... Et si je vous raconte cette lugubre histoire, c'est uniquement pour vous montrer que, même dans les cas les plus invraisemblables la vérité finit toujours par se savoir..... Votre mari, au moins, n'a pas été condamné à mort, de sorte que vous obtiendrez une satisfaction beaucoup plus tangible et plus concrète

que la femme de ce malheureux lorsque l'innocence de votre mari aura été reconnue.....

— Hélas ! gémit Lucie. J'ai perdu tout espoir ! Contrairement à l'homme dont vous venez de me raconter la triste mésaventure, mon mari n'a pas été victime d'une erreur, mais de la malveillance de ses ennemis.....

— Cela n'y change rien, remarqua Mme Picquart, — car les ennemis de votre mari ne sont certainement pas plus forts que Dieu, et vous savez bien que rien ne peut arriver sans la permission du Tout Puissant.....

Lucie prit entre ses mains les mains de Madame Picquart et se mit à les serrer avec force.

— Je vous comprends, ma chère amie, reprit la femme du colonel. Moi-même, si je me trouvais dans votre cas, je parlerais sans doute exactement comme vous le faites... De toute façon, croyez-moi... Nous réussirons à abattre cette muraille de Chine qui vous parait tellèment infranchissable à présent... Evidemment, nous n'y arriverons pas tout de suite... Mais, malgré l'inique sentence, vous pouvez encore compter sur des amitiés puissantes et dévouées qui demeureront actives sans trêve jusqu'à ce que l'innocence de votre mari ait été clairement démontrée.....

— Ah !.... Pourquoi ne puis-je avoir cette espérance moi-aussi ?... Jusqu'à ces jours derniers, j'ai eu une foi absolue en la victoire de notre cause, simplement parce qu'elle était juste et que cela me paraissait une raison suffisante pour qu'elle triomphe..... Mais maintenant, j'ai l'impression que tout est fini et que je ne dois plus me faire aucune espèce d'illusion... Je crois même qu'il vaudrait mieux renoncer à la lutte qui, à présent, pourrait être encore pire qu'inutile.....

Mme Picquart leva les mains en l'air en un geste scandalisé.

— Je vous supplie de ne pas vous désespérez de cette

façon ma bonne Lucie ! s'exclama-t'elle. Il ne faut jamais se laisser abattre ainsi, parce que c'est le moyen le plus sûr d'être vaincu d'avance avant même que la lutte ne s'engage. Levez la tête et suivez le chemin du droit et de la vérité, vous verrez qu'il finira bien par vous mener à bon port.... Et surtout, ayez confiance en Dieu qui ne peut vous abandonner.....

— Vous êtes un ange Madame Picquart ! s'exclama Lucie avec une indicible émotion. Vos paroles me donnent plus de consolation que n'ont jamais pu le faire celles de mon beau-frère ou de mon père... Oui, je lutterai avec courage, parce qu'Alfred a besoin de mon aide et j'accomplirai un miracle comparable à celui qui a été accompli par la femme de ce Kalas de qui vous venez de parler... Merci, ma bonne amie... Merci de tout cœur... Je vous serai toujours reconnaissante...

— Je n'ai pas fait autre chose que d'accomplir mon devoir d'amitié, répondit madame Picquart. Je suis venue vous voir surtout pour vous montrer que je reste toujours de votre côté de la barricade et que je suis prête à me tenir auprès de vous dans tous les combats que vous aurez à soutenir pour assurer le succès de cette affaire... Et puis je veux aussi vous faire voir que je souhaite que nous restions toujours de bonnes amies, quoi qu'il puisse arriver, comprenez-vous ?

— Merci !... Vous ne pourriez pas vous imaginer à quel point vos paroles me font du bien...

Madame Picquart se pencha vers Lucie et l'embrassa affectueusement.

— Mon mari et moi, nous serons toujours prêts à combattre pour vous parce que nous sommes tous les deux convaincus de l'innocence absolue de votre époux... Nous lutterons ensemble contre le mensonge et l'intrigue...

A la suite de cette conversation, un calme en quelque

sorte miraculeux descendit dans l'âme de Lucie. Elle ferma les yeux et s'endormit paisiblement, pour la première fois depuis bien des jours.

Chapitre LXV.

LA VEILLE DE LA DÉGRADATION

Lucie et Mathieu avaient obtenu la permission de faire encore une visite au condamné.

Accompagnée de son beau-frère, la jeune femme monta en voiture pour se faire conduire au Cherche-Midi.

Quand le véhicule eût franchi la distance qui séparait la maison de Dreyfus du lugubre édifice, Mathieu offrit son bras à sa belle-sœur pour entrer avec elle dans la prison. Tous deux arrivèrent sans encombre jusqu'au bureau du commandant Forzinetti qui les accueillit avec sa bienveillance habituelle.

Cette fois, le brave officier les fit conduire au parloir. Un gardien s'en fut chercher Alfred Dreyfus qui apparut quelques minutes plus tard derrière la grille qui séparait en deux compartiments inégaux la misérable pièce...

— C'est bien aimable à vous d'être encore une fois venus me voir, dit le condamné en tendant la main à son frère, à travers les barreaux.

— Comment vas-tu, Alfred ? demanda Mathieu.

Le martyr eut un sourire douloureux.

— Comme tu vois, fit-il, je suis encore vivant !

Il s'en suivit quelques instants de silence angoissé. Puis le condamné laissa échapper un sinistre éclat de rire.

— Tout espoir est perdu ! s'exclama-t-il, demain, je

vais devoir supporter le plus effroyable supplice, la plus cuisante des humiliations !

Il fit une courte pause, puis il continua :

— Il vaudrait mieux pour moi que je sois mort... Dans l'après-midi de demain, je vais me voir publiquement insulté, officiellement outragé, vilipendé, déshonoré ! Je serai plus mort qu'un mort !... Je devrai rester seul avec mon désespoir pour tout le temps qu'il me reste encore à passer sur cette terre... Je devrai me désintégrer peu à peu par la blessure morale qui m'aura été infligée... Ne vaudrait-il pas mieux périr d'un seul coup, d'une mort foudroyante, immédiate ?

Le malheureux parlait presque machinalement comme s'il n'avait pas tenu compte de la présence de sa femme et de son beau-frère.

Lucie et Mathieu se bornaient à le regarder, sans avoir le courage de dire un mot.

Après quelques secondes, la voix du pauvre martyr résonna de nouveau dans le silence sinistre de la prison.

— Ma vie, dit-il, ne mérite plus le nom de vie du tout !... Je vais devoir passer le reste de mon existence enseveli dans de sombres cachots... Je ne verrai plus la lumière du jour si ce n'est à travers des fenêtres grillagées. On va me tenir en cage comme une bête dangereuse... Et comme un animal malfaisant, je vais devoir vivre isolé du monde, seul avec le terrible chagrin qui me rongera le cœur...

Le malheureux reprit son souffle en une rauque aspiration. Puis il serra ses poings en une impulsion de colère et sa voix devint encore plus rauque.

— Demain ! s'exclama-t-il, ah !... Pourquoi faudrait-il que je sois encore vivant demain ?... N'aurais-je pas le droit de renoncer volontairement à la vie, dans la situation où je me trouve ?... Dans mon cas, le suicide ne serait certainement pas un péché, mais seulement une légitime

défense contre la cruelle barbarie d'un injuste destin !... Ah, si je pouvais mourir !... Si je pouvais rejeter cette misérable vie loin de moi, comme on rejette un vêtement hors d'usage...

A ce moment, Lucie l'interrompit par un cri de surhumaine angoisse.

Puis elle tendit ses mains vers son époux et elle se cramponna aux barreaux avec toute l'énergie du désespoir.

— Alfred, mon chéri ! s'écria-t-elle, je ne veux pas que tu parles ainsi, entends-tu ? Tu n'as pas le droit de parler de mourir ! Au contraire... Tu dois vivre pour moi et pour tes enfants !

— Je suppose que tu as raison, ma pauvre amie, répondit le condamné avec un sourire de lassitude, mais si tu savais combien je suis las, combien je suis fatigué, tu ne me reprocherais peut-être pas autant de parler comme je viens de le faire !

Je n'en peux plus, Lucie !... J'ai l'âme remplie jusqu'à déborder de chagrin et de désespoir... Toi qui m'as toujours si bien compris en toute chose, ne peux-tu pas aussi comprendre cela ?... Ne peux-tu pas concevoir que, à présent, je n'ai pas de plus grand désir que de me soustraire par le trépas aux supplices que mes féroces ennemis veulent à toute force m'y infliger ?

— Non, Alfred, non !... Il ne faut pas raisonner ainsi !... Tu dois songer à tes enfants d'abord et avant tout...

— Mes enfants ? répéta le malheureux, comme s'il venait de s'éveiller d'un rêve.

— Oui, Alfred !... Aie du courage... Ne nous oublie pas !

Le prisonnier se mordit les lèvres.

— Avoir du courage ! murmura-t-il, c'est bien difficile après que l'on a souffert comme j'ai souffert !... Pense à ce qu'ils vont me faire demain, Lucie !... On va m'ar-

racher les insignes et les boutons de mon uniforme et celà devant plusieurs centaines de soldats et d'officiers... Je devrai subir la plus grande honte qui se puisse concevoir pour un soldat : la dégradation.

Et la voix du malheureux s'éteignit en un sanglot.

Alors Mathieu passa à son tour sa main à travers les barreaux de la grille et la posa sur le bras du martyr ; lui disant avec simplicité :

— Mon cher frère tu as toujours été un homme courageux... Si tu mettais fin à ta vie de tes propres mains, tu commettrais une lâcheté indigne de toi... Pense que tes ennemis affecteraient très certainement de voir dans ton suicide une nouvelle preuve de ta culpabilité en soutenant, non sans quelqu'apparence de raison, qu'un innocent ne se découragerait jamais au point de faire une chose pareille... Tu dois vivre non seulement pour ta femme et tes enfants, mais aussi par respect envers toi-même, afin de pouvoir être toujours prêt à lutter contre la criante injustice qui a été commise à ton égard...

Lucie intervint de nouveau, en proie à une vive agitation.

— Alfred ! s'écria-t-elle, Mathieu a raison... Tu ne dois pas oublier non plus que nous serons toujours avec toi... Ensemble nous lutterons sans trêve ni répit jusqu'à la victoire finale afin que tes enfants puissent toujours être fiers de leur père...

Alfred Dreyfus redressa la tête et ses yeux se ranimèrent peu à peu. Son visage prit graduellement une expression plus courageuse.

— C'est vrai, Lucie... Tu as raison, fit-il. Je tâcherai d'être fort... Malgré l'adversité qui s'acharne sur moi, je tâcherai de tenir la promesse que je t'ai faite dans ma dernière lettre... Pour toi et pour les enfants, je tâcherai de savoir supporter courageusement la monstrueuse infamie de demain... Oui, pardonne-moi, ma chérie si je me

suis laissé abattre un moment...

Lucie regardait avec une pitié infinie son malheureux époux dont les cheveux étaient devenus presque entièrement gris en quelques semaines.

— Merci, Alfred ! Merci pour moi et pour les enfants, dit-elle... Sois courageux demain... Après que ce vilain jour sera passé, une période plus tranquille commencera pour nous tous... Et n'oublie pas que je suis décidée à te suivre n'importe où, avec les enfants, même à l'Ile du Diable... Celà nous est bien égal pourvu que nous soyons auprès de toi !

— Oui, Lucie... Je suppose que nous nous reverrons là-bas, dit le prisonnier sans grande conviction. Et toi, Mathieu, promets-moi que tu n'abandonneras jamais ma femme ?

— Je te le jure, Alfred !

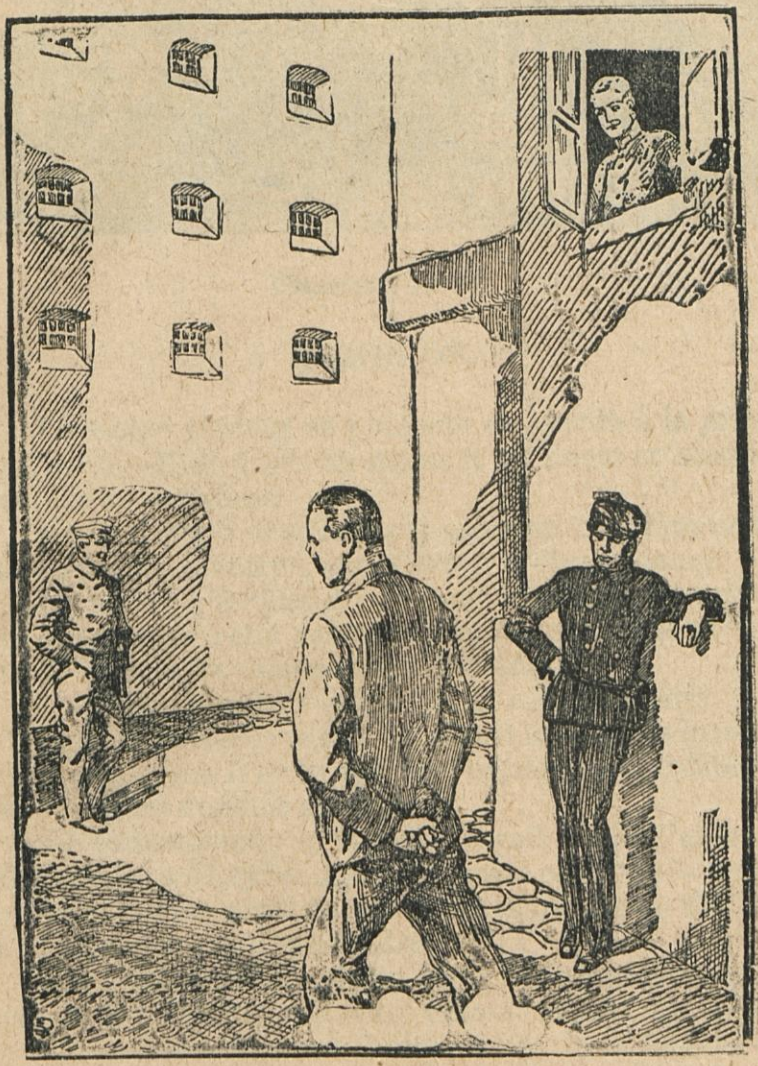
Quelques instants après cela, le commandant Forzinetti apparut dans le parloir et annonça que le temps autorisé pour l'entrevue était écoulé.

Le moment de la séparation était venu. Mathieu serra la main de son frère et l'embrassa avant de sortir du parloir.

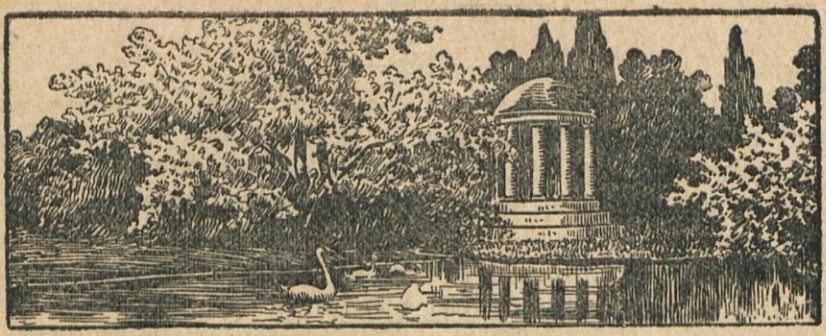
Les deux époux demeurèrent encore un moment immobiles vis-à-vis l'un de l'autre, se regardant dans les yeux. Puis ils s'embrassèrent passionnément et leurs lèvres demeurèrent longtemps unies.

Enfin ils se séparèrent. Serrant encore une dernière fois la main de son épouse, Alfred Dreyfus eut un geste énergique comme pour lui donner du courage et lui montrer qu'il n'en manquerait pas lui-même.

———:o-o:———



...il vit Dreyfus qui se promenait mélancoliquement dans le petit espace découvert... (page 467).



Chapitre LXVI.

REMORDS.

Un autre visiteur se présenta ce jour-là à la prison du Cherche-Midi, juste au moment où Lucie et Mathieu Dreyfus en sortaient.

En les voyant, il se cacha prestement derrière un pilier du porche d'entrée, afin d'éviter d'être reconnu.

Ce ne fut que quand ils furent remontés en voiture que le nouveau venu continua son chemin et se dirigea vers le bureau du commandant Forzinetti.

Ce visiteur n'était autre que le colonel Henry.

Comme celà arrive aux criminels les plus endurcis et les plus pervers, il avait éprouvé un désir irrésistible de revoir encore une fois sa victime.

Le commandant de la prison avait donné l'ordre de faire conduire Dreyfus dans une petite cour située derrière l'édifice et entourée de très hauts murs afin qu'il puisse se promener un peu et prendre l'air.

Au moment ou le colonel Henry pénétra dans le bureau de Forzinetti, ce dernier étaient absent. Le colonel ne s'en inquiéta point et il s'approcha de la fenêtre qui était restée ouverte, sans autre pensée que de passer le temps en regardant au dehors.

Ce fut à ce moment qu'il vit Dreyfus qui se prome-

nait mélancoliquement dans le petit espace découvert, les mains derrière le dos et la tête baissée vers le sol.

Alors, le colonel Henry devint instantanément très pâle.

Ce malheureux prisonnier aux épaules courbées, aux traits amaigris au point d'être presque méconnaissables, aux cheveux presque blancs, n'était autre que le brillant et élégant capitaine Dreyfus qui s'était toujours fait remarquer par sa gaieté et son entrain !

Le pauvre homme n'était plus que l'ombre de lui-même.

Et le colonel Henry avait conscience de ce que c'était lui qui était le principal coupable de cela.

Le misérable sentit son cœur se remplir de tardifs remords; juste à ce moment, le capitaine Dreyfus releva la tête et Henry crut lire dans les yeux du prisonnier un reproche muet mais qui n'en était que plus éloquent.

Atterré, le lâche recula et s'écarta de la fenêtre.

Il en avait déjà assez !... Sans attendre le retour de Forzinetti, il sortit du bureau et quitta la prison comme s'il avait eû la moitié des diables de l'enfer à ses trousses.

Rentré chez lui, il pénétra dans son cabinet de travail et se laissa tomber dans un fauteuil. Il se prit la tête entre les mains et demeura longtemps plongé dans de profondes et sombres méditations.

Tout à coup, il fut dérangé par quelqu'un qui venait de frapper à la porte.

— Entrez ! cria-t-il en relevant la tête.

Amy Nabot apparut alors sur le seuil.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-elle à l'officier. Pourquoi fais-tu une tête comme çà?... On dirait que tu reviens de tes propres funérailles !

Ce disant, elle observait avec un air de curiosité plutôt amusée le misérable qui s'était levé brusquement et

qui, sans répondre à sa question, s'était mis à marcher à travers la pièce comme un lion dans sa cage.

— Et bien, quoi ? reprit-elle avec un accent de vulgarité agressive. Tu n'es pas content ?... Tu es bien difficile !... Est-ce que nous n'avons pas obtenu tous ce que nous voulions ? Et celà grâce à moi... Je te prie de ne pas l'oublier !

Le visage contracté de fureur, le traitre s'arrêta tout à coup devant la jeune femme et il fixa sur elle un regard qui la fit pâlir d'épouvante.

— Pour l'amour de Dieu, parle ! glapit-elle. Qu'est-ce que tu as, à la fin ?... Tu es devenu fou ?

Pour toute réponse, le colonel saisit Amy Nabot à la gorge comme pour l'étrangler.

— Sale bête !... Maudite canaille ! hurla-t-il en la secouant avec rage. C'est toi qui m'a fait commettre cet abominable crime !... C'est toi qui t'es arrangée pour dominer ma volonté et pour me pousser vers l'abîme en me faisant devenir un misérable criminel comme toi-même... Je sais bien que j'ai mérité la mort et je m'y résigne... Mais je ne mourrai pas seul !... Canaille !... Tu crèveras avec moi !

Et ses ongles s'enfonçaient dans la chair blanche et satinée de l'ancienne danseuse.

Amy Nabot qui, jusque là, était demeurée tellement suffoquée par l'étonnement qu'elle n'avait rien pu dire ni proférer un son, laissa tout à coup échapper une stridente clameur qui dût être entendu dans toute la maison.

Ce cri eût pour premier effet de faire accourir le domestique du colonel qui apparut avec une mine toute effarée, croyant qu'il devait être arrivé un accident.

— Va-t-en, idiot ! Abruti !... Sot animal ! lui cria l'officier en lui montrant la porte d'un geste impérieux. Que je t'y reprenne encore à entrer ici sans que je t'aie appelé !

Pensant que son maître avait perdu la raison, le valet s'empressa de se retirer et de se réfugier dans la cuisine.

— Quant à Amy Nabot, qui en certaines occasions ne manquait pas d'un certain courage, elle n'avait nullement fait mine de partir, malgré les dispositions évidemment fort malveillantes du colonel à son égard.

Elle s'était laissée tombée dans un fauteuil et elle regardait l'énergumène avec une inquiétude mêlée d'intérêt. Elle se rendait bien compte de ce que le ressentiment soudain d'Henry à son égard comportait pour elle un danger beaucoup plus sérieux que celui de recevoir une raclée. Non seulement sa victoire sur Alfred Dreyfus aurait-elle pû s'en trouver compromise, mais celà aurait également pu, si les choses tournaient vraiment mal lui procurer le peu enviable privilège d'être logée pendant quelques années aux frais de la république dans une maison de détention.

Et vraiment, c'était de mauvais goût de faire des histoires justement ce jour-là, la veille du jour ou on allait se rendre, avec des cartes d'invitation spéciales, à l'intéressante cérémonie de la dégradation militaire d'Alfred, dans la cour principale de l'Ecole de Guerre.

Non !... Il fallait à tout prix empêcher cet homme de faire ces bêtises... Il fallait absolument trouver un moyen de le calmer !

Un sourire apparut sur les lèvres d'Amy Nabot. Elle se leva doucement et s'approcha sans bruit du fauteuil où le colonel s'était laissé tomber de son côté, complètement anéanti après son accès de fureur.

Elle se pencha sur lui et lui passa un bras autour du cou.

— Mon chéri ! fit-elle d'une voix caressante. Pourquoi me traites-tu ainsi ?

L'officier releva la tête. Alors les lèvres de la sirène

se posèrent tout à coup sur les siennes et y demeurèrent appuyées durant une longue minute.

Et la scène de fureur se termina par un duo d'amour...

Chapitre LXVII.

LA DEGRADATION.

Le samedi 5 Janvier 1895... Dix heures du matin... Un ciel triste et gris. Un brouillard blanc comme un suaire.

Une foule énorme se pressait aux abords de l'Ecole Militaire ; il y avait là des milliers de personnes qui étaient venues là par curiosité, pour voir, ne fut-ce qu'un instant, celui dont tout le monde parlait depuis plusieurs mois : le traitre Alfred Dreyfus...

Autour de la cour principale les troupes qui devaient prendre part à la parade se trouvaient déployées.

Au centre, le général Boisdeffre se tenait à cheval, ainsi que le ministre de la Guerre et, un peu plus loin, le groupe de l'Etat Major où nous aurions pu reconnaître Esterhazy, du Paty, Henry et Picquart ; le commandant Forzinetti était là également.

Dans un coin, derrière une grille, Amy Nabot tenait son front appuyé aux barreaux, attendant avec impatience le moment où elle allait pouvoir savourer son triomphe.

Elle était pâle, mais ses yeux brillaient d'un éclat encore plus vif qu'à l'ordinaire. De temps à autre il y passait une sorte d'éclair qui avait quelque chose de sinistre et d'inquiétant.

A certains moments, ses lèvres s'agitaient comme si elle avait été sur le point de dire quelque chose, mais ce

mouvement, purement automatique, n'était qu'une espèce de tremblement nerveux qui venait de l'émotion intense à laquelle elle était en proie.

Tout à coup, il y eût une sonnerie de trompettes et un peloton de cavalerie entra dans la cour. En tête s'avançaient les généraux du Pellieux et Darras.

— Garde à vous ! commandèrent les officiers.

Les troupes d'infanterie rectifièrent aussitôt la position et restèrent immobilisées dans une attitude rigide.

Les trompettes continuaient de sonner sur un rythme lent et solennel, comme pour scander la marche des cavaliers qui s'avançaient vers le centre de la cour.

Puis un roulement de tambours retentit et un mouvement instinctif se produisit dans la foule qui se pressait aux abords du lieu ou le drame allait se jouer.

Enfin, une porte sur laquelle tout le monde avait les yeux fixés s'ouvrit et un petit groupe d'hommes portant des uniformes divers apparut.

Parmi eux se trouvait Alfred Dreyfus. Le prisonnier s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, fermant à demi ses yeux éblouis par la lumière du jour à laquelle il n'était plus habitué.

— Avancez ! lui ordonna un officier. Le malheureux se mit à marcher en titubant. Lui aussi était en uniforme et sa tenue ne différait en aucun point de celle des autres officiers du même grade qui assistaient à la cérémonie.

Tous les yeux étaient fixés sur lui. Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, les tambours se turent brusquement.

— Halte ! commanda une voix impérieuse et sonore.

Le groupe s'arrêta au milieu de l'espace resté libre.

Un silence de mort régnait dans la cour.

A présent, le condamné se trouvait juste en face du général Darras, gouverneur militaire de Paris.

Instinctivement, il se mit dans la position du garde-

à-vous. Quatre soldats de la Garde Républicaine ainsi qu'un officier, le capitaine Lebrun.

Alfred Dreyfus demeurait immobile devant le général. Il ne pensait à rien et il avait fermé les yeux parce qu'il n'avait aucune envie de voir ce qui allait se passer.

Mais les minutes interminables s'écoulaient les unes après les autres et il ne se passait rien.

Pourquoi ne commençait-on point ?... Qu'est-ce qu'on attendait encore ?

Pas le moindre bruit ne s'élevait dans cette cour immense ou plusieurs centaines de personnes se trouvaient réunies.

Enfin, le générale Darras proféra un ordre bref.

L'instant d'après, un officier commença de lire, d'une voix lente, monotone et comme funèbre, le texte de la sentence prononcée par le conseil de guerre.

Quand cette lecture eût pris fin, il y eût encore quelques minutes de silence, puis la voix de stentor du général Darras s'éleva.

— Dreyfus ! s'exclama-t-il en interpellant le prisonnier, vous êtes indigne de porter l'uniforme et les insignes de la glorieuse armée française... En vertu de la sentence qui vient d'être lue et au nom du peuple français, je déclare que vous êtes dégradé...

Le malheureux leva ses mains en l'air comme pour prendre le ciel à témoin et, se laissant aller à une impulsion irrésistible, il s'écria :

— Je jure que je suis innocent !... Vive la France !

Ces mots parvinrent jusqu'à la foule qui se trouvait massée derrière les grilles et ils provoquèrent une indignation qui se traduisit par de furieuses clameurs.

— A mort, le traitre !... A la guillotine ! criait-on de toute part.

Celà dura pendant plusieurs minutes et cette manifestation spontanée des sentiments de l'hydre plébéienne

parut faire un grand plaisir à quelques-uns des officiers qui assistaient à la scène et qui avaient l'air de devoir faire de grands efforts pour dissimuler leur contentement sous une attitude d'impassible dignité.

Quand le silence se fut enfin rétabli, le général Darras donna encore un ordre et un sergent de la Garde Républicaine, une espèce de géant, s'avança vers le condamné.

Au moment ou le sous-officier commença de lui arracher ses épaulettes, l'infortuné protesta encore une fois.

— Sur la vie de ma femme et de mes enfants, je jure que je suis innocent ! s'exclama-t-il. Vive la France !

Le sergent continua son œuvre en arrachant les boutons, les galons et les insignes du dolman du condamné, puis il retira l'épée du fourreau et la saisissant par les deux extrémités, il la brisa en la heurtant violemment par le milieu contre son genou ; enfin, il jeta les deux morceaux de l'arme aux pieds de Dreyfus.

Rouge de honte et de colère, le condamné se couvrit le visage de ses mains.

De nouveau on entendit un roulement de tambour.

Le supplice du martyr n'était pas encore terminé !

Les quatre soldats de la Garde Républicaine encadrèrent le capitaine dégradé qui, sous cette escorte, dut faire le tour de la cour au pas de parade, passant à dix pas du front des troupes déployées le long de trois côtés du vaste espace.

Pendant ce temps, les tambours continuaient de rouler sur un rythme funèbre et la foule au dehors s'était remise à hurler :

— A mort !... A mort le traitre !... A la guillotine !

Quand il passa devant le groupe des officiers supérieurs le malheureux leva la tête et son regard rencontra celui de Forzinetti. Alors le brave commandant porta la main à la visière de son képi pour saluer le condamné

Le colonel Picquart fit de même, mais aucun des autres officiers ne les imita.

Un peu réconforté par cette preuve de fidèle amitié, Alfred Dreyfus poursuivit le chemin de son calvaire.

Enfin l'on atteignit le côté de la cour que l'on avait laissé dégarni de troupes ; celui qui était bordé par la grille donnant sur la place du Champ de Mars.

Il s'agissait maintenant de passer le long de la grille derrière laquelle se démenait la populace en furie.

A ce moment, les cris de mort redoublèrent d'intensité.

Après avoir fait encore quelques pas, Dreyfus s'arrêta un instant et fit face à la foule.

— Je suis innocent ! cria-t-il sur un ton exaspéré... Ce n'est pas moi qui ai commis ce crime dont on m'accuse...

Les gens qui étaient derrière la grille ne purent pas entendre ces paroles, parce qu'eux-mêmes criaient trop fort pour celà, mais ils pouvaient voir remuer les lèvres du condamné et ils se mirent à crier encore plus fort :

— A mort !... Traitre !... Bandit !... Sale juif allemand ! A la guillotine !

Quelques-uns des manifestants, plus excités encore que les autres tentèrent à ce moment d'escalader la grille et la police n'eût que tout juste le temps d'accourir pour les en empêcher.

En même temps, les quatre soldats qui encadraient Dreyfus l'obligèrent à continuer d'avancer ; mais quelques instants après, il s'apprêta de nouveau devant les représentants de la presse et prit encore une fois la parole.

— Votre devoir est de faire savoir à la France et au monde entier que je suis innocent ! leur dit-il avec exaltation.

Quelques-uns des journalistes eurent des sourires in-

crédules, d'autres prirent un air perplexe et embarrassés, mais la plupart demeurèrent impassibles.

Encore une fois, les soldats le poussèrent en avant et l'un d'eux murmura une grossière insulte.

Un gémissement de honte et d'indignation sortit de la gorge d'Alfred et il reprit son douloureux périple.

Son aspect était véritablement tragique.

Son dolman, privé de boutons, était tout déchiré parce que le sous-officier qui avait procédé à la dégradation l'avait fait d'une façon fort brutale. Une de ses manches était à demi arrachée et son képi dont le sergent avait enlevé les galons à coups de canif, et avait écrasé du pied après l'avoir jeté à terre, n'était plus qu'une loque informe et qui, en de moins tragiques circonstances aurait pû être qualifiée de ridicule. Son visage défait et affreusement contracté avait pris une teinte cadavérique et ses yeux profondément enfoncés dans ses orbites cernées de noir ressemblaient aux yeux d'un mourant, mais d'un mourant furieux qui luttait avec une énergie désespérée contre le trépas. Son front et ses joues étaient inondés de sueur et tout son corps était agité de frissons convulsifs.

Enfin la terrible parade se termina et le condamné disparut derrière la même porte par où il était entré dans la cour.

Les soldats qui l'escortaient le remirent alors entre les mains des gendarmes. Ceux-ci se mirent à lui fouiller les poches, ce qui provoqua de véhémentes protestations de la part du prisonnier.

— Etait-il vraiment nécessaire de m'infliger encore cet affront là ? demanda-t-il.

— C'est le règlement ! lui répondit le capitaine Lebrun qui assistait à cette formalité.

Enfin, pour comble de cruauté, les gendarmes lui mirent les menottes.

Alfred Dreyfus se débattit de toutes ses forces. mais

les gendarmes n'eurent pas beaucoup de peine à avoir raison de sa résistance et ils l'emmenèrent sans aucun ménagement vers une cour intérieure où attendait une voiture cellulaire, un vulgaire « panier à salade » attelé de quatre chevaux, et dans lequel le pauvre homme fut hissé de force.

*
**

Une heure plus tard, Alfred Dreyfus se trouvait enfermé dans une cellule de la prison de la Santé.

D'abord, il éprouva une sensation de soulagement en se trouvant de nouveau seul entre quatre murs, mais après quelque temps cette solitude lui donna une impression d'épouvante, parce qu'il lui semblait, à ce moment, qu'elle ne devait plus jamais prendre fin.

Terrible et sinistre solitude !

Après avoir fait cent fois de suite la brève promenade entre la porte et la fenêtre de son étroit cachot, le prisonnier se jeta sur son lit; il avait envie de mourir et il lui paraissait que ce souhait n'était pas loin de se réaliser.

Quand son corps fut un peu reposé, ses pensées commencèrent à se présenter un peu plus nettement à son esprit et il se mit à faire une sorte d'examen mental de la situation où il se trouvait.

A présent, il n'appartenait plus à l'armée. Il avait été publiquement déshonoré, exclu de la société des hommes libres et respectables; il n'était plus même un citoyen, mais seulement un numéro sur les registres de l'Administration Pénitenciaire.

Comment aurait-il pu avoir encore envie de vivre après avoir subi une telle humiliation ?

A certains moments, il lui semblait presque qu'il de-

vait réellement avoir commis quelque crime, ou tout au moins quelqu'impardonnable erreur pour qu'on ait pu le traiter de cette façon.

Et pourtant, non !... Il n'avait jamais rien fait, absolument rien qui put être considéré comme un crime ou même comme un délit. Au contraire, il avait toujours été un bon soldat...

Un trop bon soldat... Car c'était précisément celà qui avait fait des jaloux et qui lui avait créé des ennemis.

Mais pourquoi ne l'avait-on pas condamné à mort ?... Celà aurait pourtant été parfaitement logique si on le considérait comme étant coupable du crime de haute trahison. Le code militaire le dit très nettement ; ce crime est punissable de la peine de mort.

Celà aurait été beaucoup mieux !... On l'aurait fusillé un matin à l'aube, dans les environs du château de Vincennes et d'une certaine façon, il serait au moins mort comme un soldat. Tandis que maintenant, nul n'aurait pu prévoir combien d'années, combien de lustres peut-être, il allait encore avoir à souffrir avant de pouvoir trouver la paix du tombeau !

Tout à coup, le malheureux s'aperçut de ce que le geolier, qui s'était approché sur la pointe des pieds de la porte de sa cellule, était en train de le regarder avec curiosité, comme un animal extraordinaire.

Alors le prisonnier fut pris d'un accès de rage qui s'approchait de la folie.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Allez vous en !

Et, emporté par la fureur, il se jeta contre la porte comme s'il avait espéré qu'elle allait tomber en miettes sous cette poussée.

Quant au gardien, il continua de le regarder fort tranquillement. Et la sentinelle qui faisait les cent pas dans la galerie, attirée par tout ce bruit, s'approcha éga-

lement pour voir ce qui se passait.

— Allez vous-en, canailles ! rugissait le pauvre homme qui avait l'écume aux lèvres. Allez vous-en !... Je ne veux pas voir vos sales têtes !

Pour toute réponse, les deux hommes se mirent à rire et le geolier dit à la sentinelle sur un ton de bonhomie indifférente :

— C'est le fameux Dreyfus, le traitre !... Il prend le parti de faire le fou, comme vous voyez... Mais je crois que se sera peine perdue... Enfin... Si çà l'amuse !

Et les deux personnages s'éloignèrent après l'avoir regardé encore un moment avec un air de dédaigneuse ironie.

Alors, comprenant qu'il n'était plus qu'un objet de mépris pour tout le monde, sauf peut-être pour cinq ou six personnes qui le connaissaient trop bien pour le croire coupable, l'infortuné se laissa de nouveau tomber sur son lit et il se mit à pleurer comme un enfant.

Là-bas à la prison du Cherche-Midi, il avait encore joui d'une certaine considération de la part de ses gardiens, sans compter le commandant Forzinetti qui n'avait jamais cessé de le favoriser de sa précieuse amitié. Tant qu'il avait été là, il avait encore, malgré tout, fait partie de la grande famille militaire, il avait encore été un officier et on devait encore lui reconnaître son grade de capitaine, tandis que maintenant...

Maintenant, il n'était plus rien, plus qu'un prisonnier n'ayant droit à aucune espèce d'égards de la part de qui que ce soit et que les geoliers pouvaient insulter tout à leur aise si çà leur faisait plaisir.

Mon dieu ! gémit-il en levant soudain les mains en l'air. Jamais je ne pourrai supporter un pareil martyre ! Accordez-moi la grâce de me faire mourir !

Et comme si Dieu avait voulu lui donner l'illusion bienfaisante d'avoir fait droit à sa requête, Alfred Drey-

fus se sentit soudain pris d'une sorte de faiblesse.

Durant quelques instants, il eut l'impression que tout tournait autour de lui. Puis il laissa échapper un grand soupir et retomba inerte sur sa couchette.

— Dieu soit loué !... Je meurs ! murmura-t-il encore.

Puis il ferma les yeux et perdit connaissance, croyant s'endormir pour toujours dans le dernier sommeil.

Chapitre LXVIII.

L'HEURE TRAGIQUE.

L'heure tragique, l'heure où l'odieuse infamie allait recevoir sa consécration avait sonné.

Il semblait qu'un pouvoir surnaturel obligeait Lucie à tenir les yeux fixés sur le cadrant de la pendule.

C'était l'heure où la dégradation d'Alfred devait avoir lieu.

En proie à une douleur insupportable, la malheureuse se réfugia dans la chambre de ses enfants. Serrant dans ses bras les deux innocentes créatures, elle s'exclama :

— Priez avec moi, mes enfants !... Prions le Bon Dieu qu'il accorde à votre papa le courage surhumain dont il va avoir besoin pour gravir son calvaire !

— Le Bon Dieu aidera notre papa comme il nous a toujours aidé, dit Pierrot qui avait fini par comprendre de lui-même que son père devait avoir de sérieux ennuis et qui, avec un grand courage, faisait de son mieux pour consoler sa maman et sa petite sœur, sans beaucoup montrer la terrible angoisse dont son propre cœur d'enfant était remplie, angoisse d'autant plus grande, qu'il ne sa-